

mait bien... Oh ! nous aurions été si heureux, si heureux ! Tandis qu'à présent nous sommes si malheureux !

Elle se jette dans les bras de sa tante, qui pleure avec elle, ne sachant que lui dire.

GERMAINE.

Elle ne nous aime pas... elle gronde toujours... et papa a toujours l'air fâché. Maman était si douce ! Comme toi, tante... comme toi ! Dis, pourquoi n'es-tu pas notre maman ?... Est-ce toi qui n'as pas voulu ?

MADemoiselle PAULINE, très émue.

Moi !... Comment peux-tu croire ? Moi qui vous chéris tant ! Mais tais-toi, je t'en prie, tais-toi, ne parlons plus de ces choses... jamais, si tu m'aimes. On vient... essuie tes yeux... qu'on ne sache pas...

Rapidement elles reprennent leur ouvrage et se composent un air calme. On frappe ; c'est Jean.

JEAN.

Bonjour, ma tante. Je viens chercher Germaine. Dépêche-toi, petite ; belle-maman est tout à fait fâchée. Tu as oublié qu'elle voulait aller à la Préfecture et dans un tas d'autres endroits. Vite, arrive garder Bébé.

GERMAINE, se révoltant.

Non, je ne veux pas... Dis-lui que j'étais sortie avec tante.

MADemoiselle PAULINE, sévère.

Oh ! Germaine, un mensonge ! (Plus doucement.) Tu n'aimes donc pas ton petit frère ?

GERMAINE.

Si, tante, je l'aime bien ; mais il est si méchant, si gâté ! Et je suis grondée quand je ne peux pas l'amuser et le faire rire.

JEAN.

C'est vrai qu'il n'est pas commode, le mioche. Ah ! c'est déjà un petit homme, il faut qu'on lui obéisse.

MADemoiselle PAULINE.

Il s'y prend de bonne heure !... Un despote en herbe !... Va vite, ma Germaine, sois raisonnable, dévouée, toi. Allons, un petit sacrifice ! (L'attirant à elle, très bas.) C'est notre lot dans la vie, vois-tu, de nous sacrifier, de nous dévouer. Fais ton apprentissage, petite femme ! Tu y vas, n'est-ce pas ?

GERMAINE, un peu fébrile.

Oui, tante, j'y vais tout de suite... J'ai eu tort de partir... Je vais bien faire rire Bébé.

Jean va pour sortir, après un bonjour poli.

MADemoiselle PAULINE.

Eh bien, Jean, tu ne m'embrasses pas ? Tu n'aimes donc plus ta vieille tante ?

JEAN, d'un air de condescendance.

Si, je t'aime bien ; tu es autrement gentille que la vieille fée de là-bas. (Se penchant vers elle.) Embrasse-moi, si tu veux. Seulement, tu comprends, quand on devient un homme, il faut perdre ces habitudes enfantines.

Dans la rue, tout en marchant vite.

GERMAINE.

Dis donc, Jean, pourquoi tante Pauline n'a-t-elle pas épousé papa ? Tu dois savoir ça, toi ?

JEAN, très important.

Bien sûr, que je le sais.

GERMAINE.

Pourquoi, dis ? Elle n'a pas voulu ?

JEAN.

Elle ! ah bien, oui !... Elle eût été trop contente !

GERMAINE.

Alors, pourquoi, puisque papa l'aimait bien ?

JEAN.

Sûr, que papa l'aimait bien ; mais il aimait encore mieux les monacos.

GERMAINE.

Les ?...

JEAN.

L'argent, la fortune, quoi ! Et comme belle-maman était bien lotie sous ce rapport...

GERMAINE.

Mais puisqu'il avait bien épousé maman, qui n'était pas plus riche que tante ?

JEAN.

Ca, ma petite, c'était un emballement, une erreur de jeunesse... excusable, du reste : il n'avait alors que vingt-cinq ou vingt-six ans. Mais on ne recommence pas pareille sottise, surtout quand une fortune se présente... Je tâcherai que son expérience me serve... pas d'emballement !... Et toi, Germaine, fais bien attention, quand tu seras pour te marier... Une belle position, de l'argent, c'est l'essentiel... Là, nous voilà arrivés, au revoir !

GERMAINE, le retenant, suppliante.

Tu ne montes pas avec moi ? Elle me gronderait moins, devant toi. Et puis tu sais si bien amuser Bébé par tes drôleries !

JEAN.

Tu es bonne, toi ! Risquer d'attraper quelques éclaboussures... et faire le polichinelle pour amuser ce monsieur !... Grand merci !... J'ai de l'ar-